

## Le panneau

Un large panneau de bois, debout sur le bord de la route, précède le village de quelques minutes. Le genre de panneau qui ne sert pas à indiquer le chemin, mais qui calme l'impatience des gamins et qui fait tinter d'excitation le porte-monnaie des voyageurs. Il se tient fièrement entre les pins. La vue du gigantesque soleil jaunâtre en bois qui sourit de toutes ses dents en regardant les baigneuses jouer dans l'océan, dans lequel est écrit avec l'écume blanche des vagues *Liesse-sur-mer*, est rassurante. C'est exactement ce dont les touristes rêvent pour leurs vacances. Ils aiment nous en parler, comme si c'était une fierté nationale. Alors on sourit et on encaisse la quatrième glace que le couple offre à leur enfant. On ne leur dit pas que si on pouvait s'en débarrasser, du panneau, on le ferait, et sans hésiter. Comme on ne leur dit pas que les cornets fraises ne comptent pas dans les cinq fruits et légumes d'une alimentation saine. Il y a certaines vérités qu'il vaut mieux taire à ceux qui déboursent et assurent la survie du village pendant la saison morte.

Antoine est assis sans bouger sur le sable froid de la plage. C'est à peine si on le voit respirer. Il est assis là depuis si longtemps que seuls les coquillages et les mouettes affamées peuvent témoigner que le garçon n'est pas une statue de sable veillant sur le ciel. Seule l'extrémité de son écharpe grise vole au rythme des brises de l'hiver, sans pour autant le lâcher et s'enfuir dans le vent. Ses cheveux blonds sont recouverts d'un bonnet de laine noire descendu jusqu'à ce que ses deux oreilles soient entièrement recouvertes. Il n'aime pas lorsque les bruits trop forts lui caressent les tympanes. Ses yeux, juste pas assez naïfs pour son âge, fixent le point où l'horizon et l'océan ne font plus qu'un dans une étreinte passionnelle. Les vagues se suivent docilement et essayent d'atteindre ses jambes maigres pour l'emmener vivre au fond de l'eau avec les coraux et les créatures mystiques. Soudain, Antoine se lève et s'éloigne distraitemment, de toute façon il est trop vieux pour croire aux sirènes.

Antoine avance sur la plage au milieu des bouteilles vides et des préservatifs datant des folies de l'été. Il garde les yeux rivés sur les déchets plutôt que de regarder les immeubles qui avalent goulûment chaque année des parcelles de plages supplémentaires et les blocs de villas aux volets fermés et aux noms ridicules (*Poussière d'été* fait

définitivement partie du trio gagnant). Il préfère les misères réversibles aux plaies éternelles. Le garçon se trouve désormais au centre du village ; une large place dallée qui semble ridiculement vide. Enfin, l'ancien centre du village. Maintenant, cette place appartient aux touristes et aux agences de voyages parisiennes qui décident depuis les bureaux gris de la capitale qu'il manque à Liesse-sur-mer un sixième magasin de glace artisanale et un autre barber shop.

Marcello, le boucher italien, claque des talons, referme son manteau et sourit fièrement, le regard braqué sur Antoine. Antoine ne lui dit pas qu'il semble avoir maigri et Marcello ne lui répond pas que pour *un' uomo* de douze ans il n'a que la peau sur les os. Marcello, les villageois l'aiment bien parce que même si au début il n'était venu qu'un été, il est resté. Quelques temps avant son arrivée, les journaux ont publié la photo d'une jeune femme retrouvée assassinée dans une forêt des Pouilles. Les touristes sont venus nombreux regarder ce grand italien aux yeux larmoyants avec deux alliances au même doigt et un parfait maniement des couteaux. L'impression du danger rendait leurs vacances intéressantes à toute heure de la journée et de la nuit. Bien sûr, la déception avait été grande lorsqu'à la fin du mois d'août aucun meurtre n'était à déplorer. De toute façon, au village personne ne croyait à ces rumeurs. Marcello avait une maison de pierre et les côtes apparentes, comme les habitants d'ici. Et les habitants d'ici n'étaient pas des meurtriers.

Avant, le village était joli, mais depuis que le panneau est là, tout a changé. À droite dans la rue Simone, il y a les dizaines de magasins gris et identiques dont personne ne connaît les gérantes puisqu'elles se contentent de venir l'été, comme les touristes. Dans le fond, la piscine municipale est devenue la propriété d'un hôtel de luxe. Son eau croupie et verte est laissée chaque hiver en cadeau par les propriétaires qui attendent tous impatientement que les maisons se vident de leurs habitants, afin d'agrandir leurs possessions. Au sol, les dalles sont élimées par le passage des talons hauts des Russes. Les pins ont été transformés en maison de luxe et les fleurs, en réponse, refusent de pousser. Est-ce que Liesse-sur-mer est si rebutant qu'il faut y être né pour survivre à l'hiver ? Une porte claque et Antoine sort de sa rêverie. Il a entamé l'ascension du chemin qui mène à la partie supérieure du village. Sa respiration s'accélère et ses joues s'empourprent. Peut-être est-ce dû à la pente qu'il gravit ou peut-être est-ce dû à la présence à sa droite d'un vieux couple qui ne cesse de se contempler avec un regard plus sensuel que n'importe quelle caresse. La femme aux cheveux blonds bouclés recrache la fumée blanche d'une cigarette et souffle sur le visage de l'homme en face qui, pendant un court instant, disparaît entièrement derrière un nuage. Un instant de répit où la blonde peut imaginer n'importe quel visage ressurgir de la

fumée. Un moyen de revivre pendant à peine une seconde la sensation d'une vieille amante secrète ou d'un fantasma inassouvi.

Antoine continue de monter et arrive maintenant en haut de la rue. Ici, les ruelles grises sont étroites, adaptées à la nouvelle corpulence des habitants. Les maisons sont vieilles et fissurées comme si le village s'était assoupi et qu'il portait sur sa peau les traces d'un long sommeil. Les fenêtres d'un appartement rue Albert Camus sont ouvertes et les passants entendent Paulette jouer du violon en chœur avec les lourds sonnaillons de la cloche de l'église. Elle s'efforce de jouer tous les hivers un hymne que chacun se surprend à fredonner durant l'été lorsque la chaleur devient étouffante. Après avoir été chassés par les touristes de la partie inférieure du hameau, c'est là que les villageois se sont réfugiés. Une odeur de cuisine et l'impression de vivre tous les jours englué dans un dimanche emplît la ruelle.

Antoine continue de virevolter entre les gens. Tous lui rendent son sourire innocent. Son écharpe zigzague dans les airs comme un fier drapeau. À cette vue, les passants reprennent confiance. Après tout, si les enfants ont encore la force de sourire c'est que la situation n'est pas si désespérante. Antoine il est comme ça, quand il est là, on a enfin un soleil sans été. La vieille Marthe est assise sur une chaise à bascule dans la cour et berce gentiment un bébé. Le dernier enfant qu'il reste avec Antoine. Les autres ont été emmenés dans la capitale, loin des pierres, de la mer et du village dépéri. Cette lutte n'intéresse plus. La vieille dame qui ne se lève plus de son fauteuil depuis longtemps, chuchote à la petite entre ses bras qu'Antoine est né un jour d'août. Le plus chaud qu'on avait eu depuis longtemps. On habitait encore en bas et le panneau n'existait pas. Quand il est né, Antoine était minuscule, livide et muet. Le médecin l'a regardé et a dit d'un air désolé qu'il ne passerait pas l'hiver. C'est souvent comme ça avec les petits du mois d'août... Alors, le bambin a bougé d'un coup et a hurlé tellement fort que le village entier est venu voir. Personne n'avait compris qu'il s'efforçait de nous avertir de l'arrivée du panneau en bois. Plus tard, les ruelles se sont mises à trembler sous les pas des touristes qui ont modifié le paysage à leur gré. Il faut du caractère pour survivre à un tel changement. Marthe essuie ses yeux humides, elle ne veut pas que le bambin apprenne la détresse avant la joie. Le bébé se réveille soudain, émerveillé par les centaines de sourires gravés par le temps dans la peau de la vieille dame. Marthe se rapproche de l'enfant et confie au petit visage couleur lait que contrairement à ce que pensent les villageois, un retour en arrière est possible. Mais il n'est possible de retrouver l'Eldorado passé qu'avec une volonté nouvelle. Les anciens n'ont plus la force de se révolter, ils nient un possible retour au temps d'avant et tentent de survivre en

regardant le monde se défaire autour d'eux. C'est à la nouvelle génération de se battre. Les yeux du bébé se recentrent sur ceux de Marthe qui est à présent si proche de son visage, que l'ancien et le nouveau ne font plus qu'un. La fraîcheur de l'une fait la sagesse de l'autre et inversement. Une masse de chair informe qui pendant un court instant semble éternelle. Marthe relève la tête. Pour elle, le village disparaîtra en même temps que son esprit. Bientôt, les lieux dans lesquels elle a vécu depuis sa naissance, les lieux dans lesquels elle a découvert la fièvre des corps, le travail, l'amitié et les chagrins ne seront plus rien que des souvenirs enfouis entre les branches des plus vieux arbres de la pinède. Personne ne se souviendra de la vieille dame qui habitait la même maison depuis toujours et qui avait posé de ses mains calleuses, les pierres de la première maison de Liesse-sur-mer.

Le soleil descend sur l'horizon et embrasse l'océan de ses teintes rouges. Au point le plus haut du village, Antoine s'arrête. Derrière lui se trouve une maison en ruine qu'il partage avec sa mère. Partout dans le hameau, les fenêtres s'allument petit à petit. Comme de petits instants de vie qu'Antoine s'amuse à cueillir et à collectionner. Les repas intergénérationnels, les sourires complices entre sœurs qui assurent qu'aucune des deux n'a touché le vase brisé, mais qui pointent tout de même l'autre du doigt, les *je t'aime* murmurés à mi-voix sur le corps assoupi à côté, par crainte d'être entendu. Tous ces fragments de vies qui s'écoulent le long des bâtiments et enduisent la terre de souvenirs immortels.

Le petit garçon ne dit toujours rien. Il caresse les pierres de la vieille bâtisse et regarde la nuit envahir le village. Les fenêtres illuminées se confondent avec les étoiles qui se reflètent sur la mer. Antoine ne sait plus s'il regarde des constellations faites d'astres, de chaleurs humaines ou des deux. Il ne sait plus, mais ça n'a pas d'importance parce que c'est beau. Soudain, enhardi par les centaines de points lumineux qui semblent ne briller que pour lui, il s'élance en bas de la route, le nez en l'air. Plus il descend en direction de la mer, plus Antoine se sent grandir, s'allonger, s'étirer. Il rêve d'entourer le village entier de ses bras de géant, de couler dans les rues comme la pluie, d'attraper chaque instant et de les déposer dans sa poche. Il sent en lui se réunir tous les habitants. Il a mille ans et des centaines de cœurs qui battent à l'unisson dans sa poitrine. Arrivé à l'ancienne place, il ne traverse pas les villas si identiques ni les magasins désespérément vides pour aller s'asseoir sur la plage comme à son habitude. Non, ce soir c'est beau, alors il continue sa course effrénée hors des frontières de Liesse-sur-Mer en direction de la pinède et de la grande route.

Le lendemain à la télévision, on voit dans le fond une vieille dame, les cheveux en pagaille et un tablier taché, qui regarde avec un sourire d'enfant qui découvre le monde, un poteau de bois dont le haut est arraché. A ses pieds git un tapis de cendre qui s'envole par à-coups sous le vent, comme les lunes de pissenlits. Sur un petit reste de planche jaunâtre on distingue vaguement des formes et des contours. La dame se retourne, sur son visage poisseux deux lignes blanches partent de ses yeux jusqu'à son cou, elle se baisse pour ramasser une sorte de tissu gris et murmure des mercis en faisant un signe d'adieux à la caméra. Pourquoi viendraient-ils filmer ici ? Ce n'est qu'un village tranquille et oublié de France.